

LA ROCHEFOUCAULD

*Œuvres
complètes*

INTRODUCTION PAR ROBERT KANTERS

CHRONOLOGIE ET INDEX PAR JEAN MARCHAND

ÉDITION ÉTABLIE PAR L. MARTIN-CHAUFFIER

REVUE ET AUGMENTÉE PAR JEAN MARCHAND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1964.*

CE VOLUME CONTIENT :

INTRODUCTION

par Robert Kanfers.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION
COMPLÉTÉE ET MISE A JOUR

par Jean Marchand.

CHRONOLOGIE DE LA FRONDE

CHRONOLOGIE
DE LA ROCHEFOUCAULD

PORTRAITS

MÉMOIRES

TRAITÉS AVEC LES PRINCES
ET AVEC L'ESPAGNE

MAXIMES

RÉFLEXIONS DIVERSES

FRAGMENT AUTOGRAPHE
POUR ZAÏDE

CORRESPONDANCE

COPIES DE POÉSIES

TESTAMENTS OLOGRAPHE

TÉMOIGNAGES DES CONTEMPORAINS

NOTES ET VARIANTES

INDEX

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

*C*E grand seigneur qui s'adonnait à la confection des maximes, passe-temps presque aussi futile aux yeux de certains que celui des bouts-rimés, ce moraliste français le plus élégant et le plus civil, est l'homme des grandes profondeurs : s'il laisse à Pascal l'empire de la grâce, il s'adjuge l'empire du soi, et il y va, avec les moyens de son bord et de son siècle, presque aussi loin que les analystes de notre temps. Ce rescapé désabusé de la Fronde et des premières guerres en dentelles a compris que la société, même en temps de paix, était une jungle : il voudrait la décrire et en définir la loi.

Le problème de La Rochefoucauld, c'est celui de la relation de l'homme avec lui-même et avec les autres, c'est-à-dire dans son langage, le problème de l'amour-propre et de l'amour d'autrui. Et l'enfer pour lui, ce n'est pas les autres, mais leur absence, pour l'homme qui se livre à la puissance vertigineuse de son désert intérieur. Chacun est le prince despotique de sa propre solitude, même s'il s'en plaint, et c'est le portrait de ce despote-là que La Rochefoucauld veut faire d'abord.

Pourtant il est à peu près de la génération de Corneille, qui gardera la fidélité de son amie Mme de Sévigné, et dont l'univers moral a bien d'autres couleurs. Il a eu vingt-trois ans l'année du Cid. Oui, mais il ne les a plus, et il vit dans une société profondément différente. En un sens, l'anachronisme vivant sur le plan littéraire et moral, ce n'est pas La Rochefoucauld, c'est Corneille. Pour Corneille aussi, l'homme est le prince absolu de son empire intérieur : mais à cette situation s'attache une valeur positive, il appelle gloire, au sens particulier que l'on sait, ce qui chez l'autre deviendra amour-propre. Le héros cornélien, c'est le héros aristocratique, celui de la noblesse, et il connaît la faveur dans la mesure où la noblesse à l'époque de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV connaît un illusoire regain d'espérance. Mais les jeux sont déjà faits, le paysage social est déjà en train de changer d'une manière irréversible. C'est en vain que Corneille pense et peint la noblesse en se tournant vers les valeurs du passé féodal, l'honneur et l'amour

courtois : déjà ceux qui l'applaudissent savent que leurs dernières grandes chevauchées seront de Paris à Versailles.

Il y a chez le jeune La Rochefoucauld, à l'époque où on l'appelle encore Marcillac, quelque chose du cavalier cornélien qui se prendrait au sérieux et descendrait du théâtre dans la vie. Il y a même du romanesque à la d'Artagnan en lui quand il forme le projet d'enlever la Reine et Mlle de Hautefort pour les conduire à Bruxelles : « J'étais en un âge où on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes, et je ne trouvais pas que rien le fût davantage que d'enlever en même temps la Reine au Roi, son mari, et au cardinal de Richelieu, qui en était jaloux, et d'ôter Mlle de Hautefort au Roi, qui en était amoureux. » Mais alors que Corneille est un bourgeois pauvre, dont les ivresses restent des ivresses de cabinet et qui d'année en année renchérit innocemment dans le sublime, La Rochefoucauld va se jeter dans la vie et dans l'action et se former au contact de cette réalité qui sera toujours pour lui la grande instructrice.

Or, d'une manière concrète, le monde dans lequel il va évoluer est très loin de la noblesse féodale et de l'idéal de la noblesse. Les conflits auxquels il va être mêlé ne se justifient plus par de grandes idées ou par de grandes amours, mais par de grandes intrigues ou de grands intérêts. Il ne s'agit plus comme moins d'un siècle auparavant de guerres religieuses qui pouvaient encore se donner des allures de croisades : la division de la chrétienté entre les confessions chrétiennes est un fait accepté et entré dans les mœurs (La Rochefoucauld mourra cinq ans avant la révocation de l'édit de Nantes). Mais il ne s'agit pas non plus de conflits qui pourraient se réclamer d'un sentiment national ou patriotique, voire d'un sentiment civique à la manière romaine de Corneille : tout le monde à l'époque trouve tout naturel de chercher le secours des étrangers contre des compatriotes si besoin est, et au moment où La Rochefoucauld rédige ses Mémoires, Monsieur le Prince est général chez les Espagnols et leur garde la Flandre contre les troupes du Roi.

On se bat donc pour des intérêts, les intérêts d'une classe, d'un petit nombre de privilégiés ou de personnes avec lesquelles on est lié. Cela explique bien des fluctuations, bien des retournements opportunistes, bien des déceptions aussi pour qui aurait la naïveté de se laisser prendre aux beaux sentiments dont chacun camoufle ses calculs égoïstes. Dans le détail, sur le plan des sentiments personnels, la confusion n'est pas moins grande : comme un chevalier, Marcillac se lance dans la bagarre pour sa Dame. Mais est-ce sa femme à laquelle Mazarin refuse le

tabouret, ou sa maîtresse Mme de Longueville ? Un de ses familiers, et qu'il considère bien plus comme un ami que comme un domestique, c'est cet excellent Gourville que Sainte-Beuve comparait à Gil Blas et à Figaro, et qui dans les moments difficiles n'hésite pas à intercepter un voyageur bien nanti et à le rançonner, pratiquant avec bonheur et sérénité ces méthodes pour lesquelles nos journalistes croient devoir emprunter les mots de « hold-up » et de « kidnapping ». Bref, La Rochefoucauld n'est pas un enfant de chœur : s'il est parti dans le monde avec une âme à la d'Artagnan, le monde en a assez montré à son regard lucide pour qu'il se forge une âme nouvelle, plus dure, plus réaliste, sinon plus cynique. Le livre des maximes est un livre d'expérience.

Certes, tout ne va pas pour le mieux dans le monde de Corneille : Chimène épouse le meurtrier de son père, Horace tue sa sœur, Cléopâtre son mari et un de ses fils : mais tout cela est tiré vers le sublime par la passion du héros pour lui-même. Le problème moral posé par l'ensemble de l'œuvre de Corneille, dit fort bien M. Paul Bénichou, « c'est celui de la concordance possible ou non entre l'exaltation du moi et la vertu ». A cette question, la tendance de Corneille est de répondre oui, celle de La Rochefoucauld, de répondre non. S'il concède du bout des lèvres à la démesure des Horace et des Cléopâtre qu'il y a « des héros en mal comme en bien », c'est pour mieux s'interroger sur cette notion de héros. L'exaltation du moi, oui, il la trouve partout : il ne trouve même rien d'autre.

La partie la plus célèbre du livre, c'est la destruction des apparences — des apparences intérieures que nous dressons entre notre moi le plus profond et le plus vorace et l'image qu'il nous plaît de donner de notre cœur aux autres et à nous-mêmes. L'homme est un être qui se croit, pour reprendre une expression du langage populaire. Il se croit juste par crainte de souffrir l'injustice ; courageux par crainte de la honte ou par vanité ; fidèle par désir d'attirer la confiance ; pitoyable parce qu'il fait réflexion à l'avance sur les maux qui peuvent lui arriver ; confiant parce qu'il veut être plaint ou admiré ; bon parce qu'il est faible... C'est-à-dire que toutes ces attitudes ou ces vertus qui paraissent des attitudes ouvertes, dirigées vers les autres, sont purement illusoires ; elles ne servent réellement que la défense et l'illustration de notre moi. « Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions. » Les apparences ainsi dépouillées, il est facile de voir l'homme dans sa vérité.

Cette vérité, c'est d'abord celle du corps. Les textes catégoriques qui établissent le naturalisme de La Rochefoucauld ont été cités cent fois : « Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté ; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous puissions le connaître. » De même : « Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang. » Il serait ridicule et de peu de sens de parler d'un matérialisme de La Rochefoucauld : du moins, comme le Descartes du Traité des Passions n'ignore-t-il pas l'importance de la psycho-physiologie. Toute tentative d'explication de la conduite humaine doit faire la part de l'ange imaginaire et de la bête réelle. Or, il se trouve que les humeurs, les chaleurs, les passions ont beaucoup plus d'importance que la volonté et la raison qui en sont souvent les jouets et a fortiori que les alibis forgés à plaisir par la raison ou la volonté. Ne parlons pas de notre esprit : « La force et la faiblesse de l'esprit sont souvent mal nommées, elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps. » Ni de notre volonté : « Il s'en faut bien que nous connaissions toutes nos volontés. » Ni de notre action : « L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit, et pendant que par son esprit il tend à un but son cœur l'entraîne insensiblement à un autre. »

Si nous ne pouvons rien dire sans risquer d'être dupe ni de notre esprit, ni de notre volonté, ni de notre conduite mieux vaut donc considérer d'abord l'homme comme tout être vivant, et chercher son unique ressort dans ce que l'on pourrait appeler l'appétit, pour éviter le terme trop moderne de vouloir-vivre, et que La Rochefoucauld appelle l'intérêt ou l'amour-propre. On connaît le début de l'admirable portrait en pied de ce grand et unique personnage de la comédie humaine que La Rochefoucauld avait tracé en tête de son livre pour l'édition de 1665 : « L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre... » Et la fin du morceau n'est pas moins catégorique : « Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation ; la mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux

et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements... »

Il ne se repose jamais hors de soi, toute la vie n'est que son agitation. Tout ce que nous tentons vers les autres n'est, consciemment, que mensonge ou illusion. L'homme s'aime, et n'aime que lui ; il se sert des autres, il ne les aime pas, il les jalouse ou il les craint. C'est bien pour le roi de la jungle, la solitude de la jungle ; pour l'homme, la prison de son égoïsme, sans espoir d'une communication avec autrui. Qu'il s'y enferme ou qu'il y soit enfermé par sa nature, cela ne fait pas grande différence. Il peut à la rigueur espérer tirer quelque chose des autres en les asservissant. Mais la forme suprême de son malheur est qu'il ne peut rien donner. Même s'il est asservi à son tour par un amour-propre encore plus vorace : on lui prendra, il ne donnera pas. Inflexibles comme des barreaux, les brèves phrases des maximes dessinent l'épure d'une des prisons les plus parfaites que la pensée de l'homme ait imaginées pour l'y enfermer. Même parmi les philosophies modernes de la condition humaine, il y en a peu d'aussi rigoureuses.

Que faire de ce monstre, prisonnier perpétuel de son insatiable appétit ? Presque toutes les issues vers les autres ont été bouchées une à une pendant le dévoilement méthodique des fausses vertus et des fausses générosités. Cependant, si nous essayons de dégager chez le philosophe de l'amour-propre, une philosophie de l'amour, nous récoltons peut-être une ou deux indications. Il n'y a pas à vrai dire dans La Rochefoucauld une définition de l'amour, et le paragraphe des réflexions diverses qui porte le joli titre « de l'amour et de la mer » ne peut en tenir lieu. Comme il faut s'y attendre, la plupart des maximes consacrées à ce sujet éliminent les faux-semblants qui sont si nombreux, de la galanterie à la vanité. Mais est-ce qu'il y a un « vrai semblant » ? S'il se refuse à définir l'amour, c'est parce que c'est trop difficile, note-t-il : « Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie ; et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères... » Passion de régner, envie cachée de posséder, nous reconnaissons là notre sentiment protégé. Mais on aimerait avoir quelque lumière sur cette sympathie des esprits...

La tentation est grande ici de faire retour de l'œuvre à la biographie : Mlle de Hautefort, Mme de Longueville, Mme de La Fayette... Puis de citer Mme de Sévigné : « Je ne crois pas

que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été... » Et pourtant, s'il se montre impitoyable pour les mensonges, les conventions, les exagérations romanesques, à la manière dont il parle de l'amour on ne peut croire que ce soit par ouï-dire. Ce qui semble l'avoir le plus frappé dans l'amour, c'est son caractère totalement imprévu, irrationnel, involontaire : « Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer... », écrit-il, ou encore : « La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence, ou pour sa durée... » Et ces réflexions, comme celle où il note : « L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime », avaient peut-être pour lui une valeur confidentielle puisqu'il finit par les retrancher de son livre...

La plupart des maximes sur l'amour et contre l'amour le font apparaître non comme mensonger, mais comme passager, et passager d'une manière irrépressible et irrévocable. La Rochefoucauld est un merveilleux psychologue de ce que l'on pourrait appeler la vie d'un amour, de sa naissance, de son printemps, de son épanouissement, de sa fin aussi. Il aime comparer cette vie de l'amour aux maladies ou aux phénomènes naturels, c'est-à-dire à des choses dont le rythme ne dépend pas de nous, et lui qui n'avait pas beaucoup voyagé définit fort bien « le rapport qu'il y a d'un amour usé, languissant et sur sa fin, à ces longues bonaces, à ces calmes ennuyeux, que l'on rencontre sous la ligne. On est fatigué d'un grand voyage, on souhaite de l'achever ; on voit la terre, mais on manque de vent pour y arriver ; on se voit exposé aux injures des saisons, les maladies et les langueurs empêchent d'agir ; l'eau et les vivres manquent ou changent de goût ; on a recours inutilement aux secours étrangers ; on essaye de pêcher, et on prend quelques poissons, sans en tirer de soulagement ni de nourriture ; on est las de tout ce qu'on voit, on est toujours avec ses mêmes pensées, et on est toujours ennuyé ; on vit encore, et on a regret à vivre ; on attend des désirs pour sortir d'un état pénible et languissant, mais on n'en forme que de faibles et d'inutiles... » Ainsi longtemps avant Melville, La Rochefoucauld pratiquait la navigation symbolique.

En bref, La Rochefoucauld élimine toutes les imitations, toutes les copies de l'amour : mais il ne nie pas qu'il y en ait un véritable, rare comme l'apparition des esprits, et qui peut vivre en nous d'une vie indépendante de notre vouloir-vivre. Si toutes les créatures étaient des objets et des aliments, il n'y aurait pas de problème pour la conscience de cet universel glouton,

l'amour-propre. Mais il y a des créatures qui sont privilégiées par accident ou par la mystérieuse « sympathie des esprits ». Celles-là s'introduisent en fraude dans l'empire du soi, dans le système bien clos de l'amour-propre, et c'est ce qui est inquiétant. Le langage populaire ici encore exprime la pensée de La Rochefoucauld avec une parfaite justesse quand il parle « d'avoir quelqu'un dans la peau ». Ainsi l'amour est fièvre ou drogue ; parfois la fièvre tombe d'elle-même, et parfois pour guérir d'un amour déçu, il nous faut nous soumettre à une cure de désintoxication, avec ses paniques et ses désespoirs, ses rechutes, ses défaites de la santé du cœur et son acheminement vers une insipide santé de l'esprit...

Rien de romanesque, rien de romantique, rien de prestigieux dans cette conception de l'amour du « mondain » La Rochefoucauld : mais après tout, ce sont les salons aussi qui formeront l'implacable théoricien des intermittences du cœur. L'amour est ici considéré à la lettre comme une donnée vitale. Il est le signe indubitable de cette présence des autres dont nous nous doutions, à vrai dire, puisque nous nous donnions le mal d'interpréter pour eux la comédie de toutes les vertus. De l'amour lui-même, nous ne savons à peu près rien, nous ne pouvons rien dire, sauf peut-être qu'il est la plus grave maladie de l'amour-propre, et en ce sens, oui, pour La Rochefoucauld aussi, l'enfer c'est les autres. Mais si La Rochefoucauld ne va pas, du moins dans les textes, jusqu'à concevoir un autre monde où c'est l'amour qui serait la santé et l'amour-propre la maladie, le problème de la coexistence des amours-propres dans un monde où la sympathie peut venir les infléchir l'oblige à ajouter à sa description naturaliste quelques indications pratiques et finalement ce que l'on peut appeler une morale.

Si l'on a suivi notre description, il est clair que le mal vis-à-vis de soi-même, c'est le mensonge qui nous rend dupe des apparences de la vertu, et vis-à-vis des autres, c'est la soif de domination et de possession. Dès lors, la seule force, la seule vertu, la seule règle de notre conduite sera la lucidité vis-à-vis de nous-mêmes, et vis-à-vis des autres, la politesse. Sans doute, « nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes », mais aussi : « Ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent

être condamnées. » C'est-à-dire que la lucidité, et même la lucidité coûteuse, est possible, et même indispensable à l'honnête homme idéal : « Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes ; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent parfaitement et les confessent. »

La lucidité, la rectitude de l'intelligence, c'est ce qui frappe d'abord chez La Rochefoucauld à la lecture des Mémoires. Il semble bien avoir manqué parfois de rigueur dans la conduite ou dans l'action (c'est après tout le principal reproche que lui fait Retz dans son portrait fameux), non dans la pensée. A l'honnête homme d'appliquer sa lucidité avec un courage implacable et de déduire patiemment des actions qu'il serait tenté de porter à son propre crédit, toute la comédie de l'amour-propre. Dès le frontispice de la première édition, on voyait l'amour de la vertu démasquer Sénèque ; ce n'est pas à Sénèque en particulier qu'en a La Rochefoucauld, ni peut-être même aux stoïciens, mais à toutes les morales qui font belle la part des vertus prétendument naturelles en ignorant que « l'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé ». Ce qui est le devoir de l'honnête homme lucide, c'est de mettre fin à cette comédie psychologique à un seul personnage, et de rendre leurs rôles à la vraie sincérité, à la vraie amitié, à la vraie générosité... Comme pour l'amour, La Rochefoucauld prend presque toujours soin de nous dire que tel ou tel sentiment, telle ou telle vertu sont extrêmement rares, mais il n'en nie pas l'existence. Ce qu'il veut, c'est que nous fassions un effort, au lieu de nous laisser duper. Il nous propose une morale qui n'annule pas l'homme, mais lui rend, au-delà du domaine animal de l'amour-propre, l'humanité difficile.

La redécouverte des vraies vertus nous aidera à nous conduire honnêtement avec les autres. Mais elle est difficile et incertaine : c'est pourquoi le grand commandement dans la vie sociale sera la politesse. Comment concilier les intérêts, faire vivre ensemble ces amours-propres dévorants, organiser clairement la perpétuelle parade des vertus mensongères que chacun joue pour chacun, comment modérer les ambitions tyranniques de ces grands fauves humains ? La loi dans le monde de l'amour-propre, nous l'avons déjà dit, c'est la loi de la jungle. Dans cette jungle, La Rochefoucauld imagine de poser un garde-fou : c'est la politesse, ou la civilité, ou l'honnêteté au sens des salons. Ce n'est pas une feinte, cela conviendrait mal à la morale de la lucidité ; ni une simple méfiance à l'égard des trompeurs et des habiles, en cent endroits. La Rochefoucauld a marqué son dédain pour la

défiance qui justifie presque le trompeur de tromper : mais c'est une vertu complexe et difficile que notre auteur possédait, paraît-il, à un degré incomparable, et dont il nous donne ici et là dans les maximes, et surtout dans les textes plus développés des réflexions diverses, une description empirique. C'est une sorte de diplomatie entre les grands empires de l'amour-propre, une manière de ne rien entreprendre contre l'indépendance des autres tout en veillant à ne rien laisser entreprendre contre la nôtre. Comme la loi de gravitation de la société, elle maintient les individus à distance les uns des autres tout en préservant l'unité et l'harmonie de l'ensemble. Manquer à la politesse, c'est manquer au seul visage connaissable de l'ordre social. Lucide et poli, voilà l'honnête homme, voilà l'homme.

Peut-on prolonger cet humanisme de fer sur un autre plan ? je ne le crois guère. Si Dieu est absent de ce livre, c'est de propos délibéré. Il y a bien quelques essais d'explication théologique : « Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un Dieu de son amour-propre, pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie. » Ou : « Il n'y a que Dieu qui sache si un procédé net, sincère et honnête, est plutôt un effet de probité que d'habileté... » Mais ce sont des textes qu'il faut chercher dans le manuscrit de Liancourt, dans l'édition de Hollande, dans les maximes posthumes ou supprimées. Concessions provisoires à un langage qu'avec honnêteté et obstination, La Rochefoucauld a effacées lui-même. Il n'y a pas d'article « Dieu » ni d'article « religion » à la table thématique des réflexions morales dressée pour l'édition de 1678. Certes il a pu apprendre dans les fines analyses de tous les auteurs spirituels bien des manières de dépiéter l'amour-propre et le mensonge, de falsifier la vertu. Certes, il a pu faire un bout de chemin en commun avec les jansénistes et les augustinien, d'autant que nous savons qu'en fait, il en faisait assez volontiers sa société. La condamnation de l'homme naturel allait dans leur sens : mais pour le reste, La Rochefoucauld ne semble pas s'être préoccupé de les suivre. Tout au plus, comme nous nous interrogeons sur la sympathie qu'il invoque en parlant de l'amour, pourrions-nous nous demander aussi d'où viennent ces vraies vertus que la lucidité découvre mais dont il est malaisé de retracer l'origine dans cette doctrine naturaliste. D'où vient à l'homme de l'amour-propre d'ailleurs l'idée d'imiter les vertus s'il n'a pas quelque idée des originaux ? Si La Rochefoucauld ne s'est pas interrogé là-dessus, c'est parce que son analyse est psychologique et non philosophique et parce qu'un certain caractère de l'honnête

homme idéal, noble et vertueux, fait malgré tout partie de son bagage initial, du dépôt laissé en lui par son éducation et par la société dans laquelle il a vécu. Mais cela n'apparaît guère comme l'amorce d'un développement religieux intime. On peut rapprocher le livre des Maximes de celui des Pensées que des amis vigilants rassemblaient vers la même époque : mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce n'est pas la ressemblance de ces deux livres, mais leur différence, différence profonde comme celle de deux races d'hommes.

Ces deux races vivent encore et continuent à se nourrir de ces deux livres : si on peut esquisser parfois des rapprochements entre La Rochefoucauld et des auteurs d'aujourd'hui, ce n'est pas en le violentant pour le mettre au goût du jour, mais en essayant de dégager la vérité permanente d'une certaine conception de la vie morale à laquelle il était attaché. Vérité qui ne fait point de doute, et que la dégradation même de la société et de la politesse rend de plus en plus naïvement évidente. La haute morale de la lucidité, de la politesse et surtout de l'authenticité intérieure que La Rochefoucauld oppose seule à la violence de l'amour-propre est devenue de plus en plus difficile, de plus en plus anachronique, de plus en plus dérisoire même. La vérité de La Rochefoucauld est une vérité extrême et triste dont, à mesure que l'on avance dans la vie, on peut de moins en moins contester qu'elle soit la vérité, mais dont on garde le plus tard possible l'espérance qu'elle n'est pas toute la vérité. Ainsi lui-même, qui avait commencé à vivre comme d'Artagnan, finit par penser comme Alceste. Ou plutôt, puisque nous en sommes à Molière, le livre de La Rochefoucauld est peut-être, en réplique au Don Juan, le portrait le plus achevé et le plus fort du grand seigneur honnête homme.

ROBERT KANTERS.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION COMPLÉTÉE ET MISE A JOUR

EN révisant l'édition des Œuvres de La Rochefoucauld parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade », notre but a été avant tout de l'enrichir de textes soit inédits soit déjà publiés, qui n'y figuraient pas. Les uns sont de La Rochefoucauld lui-même, les autres le concernent directement et aident à se faire de sa personnalité et de son œuvre une image plus complète.

Les éditions données jusqu'à présent, y compris celle, si précieuse, de la collection des « Grands Écrivains de la France », ne sont point exhaustives. Qui pourrait se vanter, par exemple, de donner de n'importe quel auteur, plus ou moins célèbre, une correspondance définitive ? On peut toujours craindre qu'une pièce inconnue ne subsiste dans des archives ou bibliothèques publiques ou privées. Tous les travaux des érudits n'ont pas été entièrement mis à profit ; et même dans le cas où les originaux ont disparu, restent parfois les copies qui en ont été prises. D'ailleurs, malgré de longues recherches, nous ne saurions prétendre nous-même faire connaître intégralement ce qui est sorti de la plume de La Rochefoucauld ; nous sommes même sûr du contraire. Il existe en effet des manuscrits actuellement inaccessibles, et qui seraient du plus haut intérêt. Selon certaines références datant d'une centaine d'années ou même moins, nous savons en outre que des amateurs possédaient notamment un manuscrit autographe des Maximes, avec de curieuses variantes, et un manuscrit de poésies. Nous ignorons absolument leur sort. Nous complétons la présente édition (1964) par diverses pièces : lettres, témoignages de contemporains, etc.

Ses Mémoires sont la première grande œuvre de notre auteur. Avant d'entreprendre la lecture de ce texte important, il est bon de connaître non seulement le cadre général dans lequel viennent prendre place les événements rapportés, mais aussi la personnalité du narrateur¹. Le Portrait de La Rochefoucauld par lui-même avait sa juste place en tête du récit. Nous avons voulu en

rapprocher un autre portrait du même auteur par son antagoniste, le cardinal de Retz. Il devenait dès lors intéressant de joindre à ce dernier tableau sa contrepartie, le portrait de Retz par La Rochefoucauld.

Cependant, pour une bonne présentation du moraliste, les deux premiers textes étaient trop insuffisants, et une Vie de La Rochefoucauld paraissait nécessaire : nous la donnons sous la forme chronologique, nous bornant aux faits précis, dépouillés de toutes considérations. Cette chronologie s'accompagne d'un tableau généalogique sommaire, tiré à part, destiné surtout à montrer les influences familiales qu'a pu subir l'écrivain et qui contribuent à expliquer sa formation intellectuelle et morale.

La Fronde, dont notre auteur nous propose sa vision personnelle et le rôle qu'il y a joué, est une des périodes les plus complexes de notre histoire. Il était indispensable, pour mieux suivre le récit, d'avoir sous les yeux la suite aussi nette que possible des événements : nous avons tenu à la retracer.

Pour les Maximes, nous maintenons le texte principal de la cinquième édition, dernière parue du vivant de l'auteur, en 1678, les maximes supprimées et posthumes, ainsi que les Réflexions. Mais il a paru intéressant de faire figurer le texte des Maximes que les Elzevier avaient fait paraître sous la date de 1664, un an avant la première édition authentique de Paris. Nous nous expliquons, d'ailleurs, plus amplement sur cette impression hollandaise dans une note particulière (p. 292).

Outre les textes imprimés, les Maximes sont connues par quelques manuscrits d'un caractère original — sans parler de multiples copies. Le plus connu est le manuscrit Liancourt, en partie autographe, conservé chez M. le duc de La Rochefoucauld. Nous en avons publié une reproduction en fac-similé. Il en existe une copie contemporaine, qui appartenait à Gabriel Hanotaux. Le comte Gabriel de La Rochefoucauld en a donné une édition. Le texte est plus important que celui qui a été imprimé par les Elzevier, en 1664. Nous donnons la version du manuscrit Liancourt, à la suite de l'édition hollandaise. — On remarquera que l'ordre est entièrement différent. Le plus grand nombre des maximes supplémentaires se trouve à la fin du manuscrit ; d'autres sont réparties dans le cours du texte. Certaines maximes ont été réunies, généralement par deux, en un seul paragraphe, ou au contraire, séparées. On pourrait relever des variantes, et nous en citerons, à titre d'exemple, deux qui sont dans un sens restrictif du côté du texte hollandais :

1664. — On peut trouver des femmes qui n'ont jamais fait de galanteries, mais il est rare d'en trouver qui n'en ont jamais fait qu'une.

Ms. — Il y a beaucoup de femmes... mais je ne sais s'il y en a qui...

1664. — Nous n'avons presque jamais assez de force pour suivre toute notre raison.

Ms. — Nous n'avons pas...

Il est certes difficile de dire si la marche de la pensée de La Rochefoucauld a été dans le sens de la restriction et de l'atténuation, ou dans celui de la généralisation ; le premier sens est plus vraisemblable : l'auteur aurait voulu nuancer son jugement premier, trop absolu. Dans ce cas, l'impression hollandaise viendrait d'un texte postérieur à celui du Ms., quoique moins complet.

Nous devons signaler encore l'existence (?) de deux manuscrits assez différents des Maximes. Le premier n'est connu que par l'édition publiée par Édouard de Barthélemy en 1863 ; l'autre par les variantes données par Gilbert dans l'édition G.E.F. (1868). Mais ces deux manuscrits ayant fort mystérieusement disparu, malgré toute notre confiance dans leurs éditeurs littéraires, nous ne pouvons que faire de grandes réserves sur leur valeur.

Au sujet de la Correspondance, nous avons d'abord tenté de retrouver le plus grand nombre possible de lettres de La Rochefoucauld. L'une d'elles, fort longue, a fait l'objet d'une publication spéciale, en 1650. Elle n'a jamais, que nous sachions, été reproduite nulle part. Elle est signée, il est vrai, d'un pseudonyme : c'est peut-être la raison pour laquelle Gourdauld, éditeur littéraire de la Correspondance dans la grande édition Hachette, l'a négligée ; elle paraît bien apocryphe. Quelques autres lettres ont été publiées isolément ou non, par des érudits de notre siècle. Nous en avons retrouvé d'autres, qui leur avaient échappé, autographes ou copiées. Autant d'enrichissements.

En second lieu, on remarquera que l'édition de la Pléiade avait primitivement écarté de la Correspondance les lettres adressées à La Rochefoucauld — sauf quelques-unes concernant les Maximes — et les lettres de divers à divers le regardant, à semblable exception près. Nous avons cru devoir ajouter